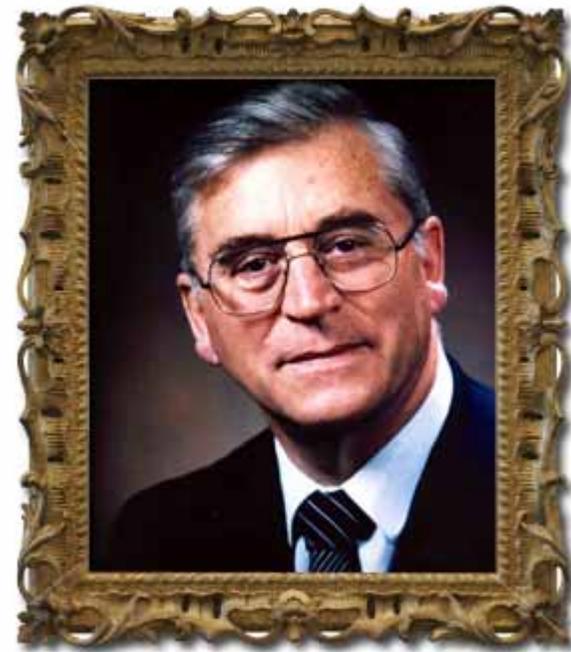




FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE DE PLOËRMEL



**Frère Bernard Gaudeul (1926-2001),  
ou la joie d'être frère.**

## Les origines

### Cancale : un terroir bien typé

Le frère Bernard GAUDEUL est né le 28 avril 1926 à Cancale, dans une ville fière de son passé à peine éclipsé par son puissant voisin Saint-Malo, situé à quinze kilomètres plus à l'Ouest. Surcouf, revendiqué par la cité corsaire, a vu le jour à Cancale et passé une partie de son enfance au village de Terrelabouet. Du Guesclin dont les armes ornent le blason de la ville n'y est pas né, mais personne n'a jamais contesté l'origine cancalaise de Jeanne Jugan, l'humble fondatrice des Petites Sœurs des Pauvres.

Cancale, aujourd'hui petite commune de 5000 habitants, située sur les rives de la baie du Mont Saint-Michel, comprend trois réalités humaines et géographiques bien distinctes :

le Bourg où commerces et habitations sont venus se développer autour de la nouvelle église, la Houle, port de commerce où les estivants aiment déguster l'huître qui fait la fierté du pays, la campagne enfin, où prospèrent les cultures maraîchères.

Au temps de la Marine à voiles et jusqu'aux années 1930, le port de Cancale ne comptait pas moins de deux cents bisquines qui exploitaient les huîtres naturelles de la baie et une quarantaine de goélettes à trois-mâts, la plupart construites à la Houle. Chaque printemps voyait l'exode massif des marins vers Terre-Neuve pour y pêcher la morue, mais ajoutait aussi de nouveaux noms à la longue liste des péris en mer dont l'église paroissiale garde le triste souvenir: 515 noms inscrits depuis 1886, presque tous disparus dans les brumes de l'Atlantique Nord.

Les bancs naturels d'huîtres ont pratiquement disparu depuis 1920, et il fallu importer de nouveaux naissains. Chaque jour, la marée montante et

descendante libère de grandes étendues de plages et de sable et découvre les parcs à huîtres venus prendre la relève des bancs naturels. Le ballet des tracteurs et des engins amphibies associé au flux et reflux de la mer, au bruit des vagues et à la mouvance des nuages est un spectacle féérique et quotidien que l'on peut contempler de la Pointe des Rimains où est bâtie l'école maritime Notre-Dame des Flots.

S'ils ne dirigent plus le collège Saint Joseph ni l'école maritime, les Frères de Ploërmel y ont toujours une communauté et la population de Cancale leur garde une vénération profonde, témoins les noms de Jean-Marie de la Mennais, frère Lucidas Le Corrolier ou le frère Natalis Savatte donnés aux rues et place menant à la pointe du Hock. Comme l'exprimait M. François Royer, Président de l'Amicale des Anciens à l'occasion du 150<sup>ème</sup> anniversaire de l'école Saint Joseph : "Ce sont les Frères qui ont, dans une large part, apporté à Cancale, l'aisance, la prospérité même. Sur toutes les mers du globe sillonnées par nos navires de commerce, on trouve des capitaines, officiers mécaniciens ou techniciens sortis de l'École maritime des Frères de Cancale." C'était en 1983: aujourd'hui une page est tournée et la crise de la marine marchande a nécessité une reconversion de l'école Notre-Dame des Flots.

Cité dynamique et généreuse, Cancale a vu aussi germer de nombreuses vocations religieuses et sacerdotales. Entre 1900 et 1930, plus de 40 Cocalais sont devenus prêtres, une quinzaine d'ordinations y ont eu lieu entre 1930 et 1935, de sorte qu'au milieu du siècle dernier, une centaine de prêtres du diocèse de Rennes étaient originaires de Cancale. On ne s'étonnera pas de la forte sensibilité religieuse de l'ensemble de la population ni de la ferveur de la dévotion mariale, qui s'exprime toujours à l'occasion de la fête du 15 août ou du pardon de la chapelle Notre-Dame des Vergers, patronne des marins. C'est dans ce contexte religieux et social et au sein d'une famille nombreuse et bien

typée que le frère Bernard Gaudeul a vécu son enfance et qu'il a puisé quelques traits de son tempérament riche et généreux.

### **La famille : le creuset d'une éducation humaine et religieuse de qualité**

Monsieur Gaudeul, le père du frère Bernard, était né à Paramé, et y habitait une maison toute proche de l'école des frères. Madame Gaudeul, née Bouvet, était originaire de Pouancé, dans le Maine-et-Loire, à la limite de l'Ille-et-Vilaine. C'est à Cancale que Monsieur Gaudeul s'installe après son mariage pour y exercer la médecine. Pendant plus de cinquante ans, il fait l'admiration des Cancalais par son dévouement, sa compétence et sa sûreté professionnelle, sa foi paisible et sereine et sa grande bonté envers tous. Neuf enfants vont venir peupler la maison familiale : six garçons et trois filles. Mais laissons au frère Bernard lui-même le soin d'évoquer son enfance et nous dire – à l'occasion de son jubilé d'or de vie religieuse – toute sa dette de reconnaissance envers ses parents :

"Pour moi, la famille, la maison, c'est synonyme de joie, de tendresse, d'amour, parfois aussi de larmes quand nous n'avions pas été sages et qu'il fallait gronder, et, vers la fin des années trente, d'un sentiment confus d'inquiétude et presque de tristesse, parce qu'on devinait, à travers les conversations des grandes personnes, les titres et les photos des journaux ou les nouvelles de la radio la montée de l'hitlérisme, du totalitarisme, du Front Populaire, avec la guerre en arrière-fond.

En dehors du jeudi et du dimanche, nous voyions peu papa. Le midi, il était rarement de retour de ses visites aux malades quand nous rentrions de l'école pour déjeuner, et le soir nous étions souvent couchés quand il rentrait. Mais le jeudi et pendant les vacances, la grande récompense, c'était de l'accompagner faire ses visites. Il nous embarquait dans la voiture – celles-ci étaient rares au début des années trente – et nous restions dedans pendant qu'il consultait. Le bonheur est simple ! Ou bien, il jouait avec nous : au ballon dans le jardin quand nous étions petits et qu'il n'y avait pas de danger pour les carreaux ...,

au tennis un peu plus tard, où il nous défiait de temps en temps, sur le court près du cimetière. Quelquefois, il nous sortait tôt du lit et nous emmenait à la pêche aux lançons à la Guimorais : il traçait les sillons dans le sable et nous nous précipitions pour attraper les poissons débusqués de leur cachette et tout frétillements. Nous revenions à la maison avec une bonne friture, heureux comme des rois.

Il parlait peu. Le seul sujet sur lequel il s'étendait un peu avec nous, c'était la guerre telle qu'il l'avait connue à Verdun, dans les tranchées, sous les obus. Il en avait gardé un souvenir terrifiant. C'était un homme discret, pacifique, extrêmement bon. Il m'a appris, par son seul exemple, ce qu'était le secret professionnel. Enfant, je crois bien n'avoir jamais entendu un mot sur la médecine, les malades ou les maladies. J'ai tout appris des livres ou de la vie. Maman parlait pour deux, comme savent parler les Angevins, sans jamais se reprendre, d'une langue fluide qui coulait comme une source, avec toujours le mot juste. Quand nous étions en pension, deux, quatre, six enfants à la fois, elle passait des après-midi à nous écrire des lettres-fleuves, jamais à court d'idées. J'en recevais une presque toutes les semaines, de 4, 5, 6 pages et plus quelquefois, bourrées de nouvelles de la famille : personne n'était oublié. Je les lisais et relisais avec un plaisir toujours renouvelé. C'était un moyen privilégié de maintenir l'union entre ses enfants.

La charge de la maison retombait sur elle. Elle savait tout faire. Elle cuisinait comme un cordon bleu, tenait les comptes, faisait les courses, s'occupait du jardin ; elle était au four et au moulin. Elle ne perdait pas une minute. Elle tricotait au moindre moment libre. Elle aimait chanter et nous faire chanter en nous accompagnant au piano, surtout les chansons de Théodore Botrel et d'Henri Colas, sans parler des cantiques qu'elle fredonnait en repassant le linge ou en faisant le ménage.

Sur le plan religieux, le dimanche était jour de fête ; on allait à la grand-messe de dix heures, et l'après-midi aux vêpres. Pendant l'Avent, on priait le soir devant la crèche. Chacun avait son petit mouton, qui se rapprochait ou s'éloignait de l'Enfant-Jésus, selon qu'il avait été sage ou non dans la journée. Mais à Noël, les moutons arrivaient quand même tous ensemble à la crèche ! Quelquefois le soir, elle nous lisait la vie des saints pour nous endormir. Le sommeil arrivait vite quand il s'agissait des confesseurs et des docteurs de l'Eglise, mais quand c'était des martyrs, je trouvais cela plus intéressant et je tâchais de tenir jusqu'à la fin de l'histoire ... Que de souvenirs sur lesquels je pourrais m'étendre ! "

## " Je veux être frère"

### A l'école des frères de Cancale : un élève sans problème

Dès l'âge de quatre ans, le jeune Bernard Gaudeul fréquente l'école maternelle tenue par les Sœurs de la Providence de Ruillé. Sœur Béatrice y régnait de toute son autorité et de son dévouement reconnus par la population cancalaise. Puis à l'âge de six ans, il passe à l'école des garçons. Le frère Jean-Baptiste Renaud y commençait sa carrière d'instituteur en cours préparatoire et sa classe ne comptait pas moins de 48 élèves. Aux dires du maître, le jeune Bernard Gaudeul ne connut aucune difficulté pour l'apprentissage de la lecture et du calcul. Seule réserve : un petit handicap en écriture, mis sur le compte de l'héritage d'un papa docteur. La maman faisait de nombreuses visites pour encourager.

En 1934, le frère Raoul Leborgne succède au frère Louis Arondel comme directeur. Il apprécie l'intelligence, l'ouverture d'esprit et l'allant des garçons Gaudeul qui se montrent particulièrement actifs au jeu. Le vendredi après-midi, par exemple, à la maison, les galettes sont vite avalées et l'examen

particulier des Frères n'est pas terminé que Yves et Bernard tapent déjà dans la balle sur la cour. Par contre, il y a moins d'empressement, au moins chez Bernard, pour ingurgiter la cuillerée d'huile de foie de morue que prescrit le docteur en milieu de matinée.

L'année scolaire 1936-37 est décisive pour l'avenir du jeune Bernard Gaudeul. Le frère Louis Chesnel est le professeur de la classe du certificat d'études. Il enseigne avec talent et propage avec zèle et succès les bonnes revues missionnaires de l'époque. Tous les mois, une journée pour les vocations mobilise toute l'école. C'est ainsi que naît dans le cœur du jeune Bernard Gaudeul le secret désir de devenir frère. Il s'en ouvre au frère Louis Chesnel puis à ses parents. Le papa et son frère prêtre encouragent. Madame Gaudeul rêvait de sacerdoce pour un de ses fils. Mais c'est surtout un cousin prêtre, professeur à la Catho d'Angers, qui émet des réserves : en s'inscrivant au jувénat de Janzé, Bernard se prive d'études secondaires et ne passera pas le baccalauréat.

Madame Gaudeul confie son embarras au frère Directeur, qui pose une seule question : - "Si Bernard ne s'orientait pas vers les Frères, que feriez-vous ? – Je le mettrais au collège de Saint-Malo, comme Yves son aîné. – Bien, Madame, dans ce cas, vous allez au collège et vous dites au Supérieur ce qu'il en est. Nous prions le Père de la Mennais".

Le Supérieur du collège était le chanoine Perrin qui devint supérieur du grand Séminaire, puis évêque d'Arras.

L'après-midi, Madame Gaudeul revient, exultante et s'écrie immédiatement : "Bernard ira à Janzé. Le Supérieur l'a questionné sur ses désirs d'avenir et la réponse a été très nette : "je veux être Frère". Alors, le Supérieur a été aussi clair : "Madame, ce n'est pas ici qu'il faut amener votre fils. Confiez-le aux Frères !".

### **Au juvénat de Janzé : un juvéniste plutôt turbulent**

La scolarité primaire du jeune Bernard Gaudeul se termine brillamment par l'obtention du certificat d'études, à onze ans, avec dispense d'âge. Le motif de la dispense : "le candidat a l'intention d'embarquer pour la grande pêche à Terre-Neuve" avait force de loi sur le territoire de Cancale et devait être avalisé sans discussion préalable ou vérification ultérieure.

Et un dimanche de septembre 1937, en compagnie du frère directeur, Monsieur et Madame Gaudeul conduisent leur fils, en voiture, jusqu'au juvénat de Janzé. A La Gouesnière, une Vierge veille sur le carrefour. Madame Gaudeul fait arrêter la voiture et dans une prière fervente confie à Marie la vocation de son fils.

Au juvénat de Janzé où il passe trois années, de 1937 à 1940, c'est le frère Jean Quennesson qui est directeur. Il trouve le juvéniste de Cancale intelligent, très vivant, peut-être un peu taquin, mais l'esprit est bon car famille oblige. Madame Gaudeul suivait de près la formation de son fils. Plus tard, les directeurs feront appel à elle pour apporter son témoignage à l'occasion des réunions de parents. A leur demande encore, elle a composé un long article où elle exaltait la beauté et l'excellence de la vocation de frère enseignant, les moyens à mettre en œuvre pour qu'elle s'épanouisse et se développe tout en soulignant le rôle irremplaçable des parents dans la persévérance de leurs enfants.

Un des professeurs de cinquième témoigne : "Je garde le souvenir d'un élève brillant, prompt à déceler chez ses jeunes camarades et aussi en son professeur, les points faibles du caractère, à souligner d'une réflexion amusée l'originalité d'un comportement. Il lui arrivait de prendre une attitude faussement déconcertée devant une fougade qu'il avait lui-même provoquée ... Il avait la taquinerie facile, sans être blessante et jouissait de ses effets sur

les tempéraments primesautiers aux réactions spontanées. C'était à l'époque un des traits saillants de son caractère dont j'ai été parfois "l'innocente victime". C'était aussi la manifestation d'une perspicacité précoce dans la façon d'apprécier, de juger les autres."

Juvéniste sérieux sans doute, mais espiègle à ses heures comme il sied à un Cancalais au milieu de camarades plus timides et dans un cadre plutôt austère : il fallait un exutoire à une vie qui ne demandait qu'à éclater. Sur ce chapitre du juvénat, le frère Bernard confessait, à l'occasion de son jubilé de vie religieuse : "Je voudrais profiter de cette journée pour remercier les Frères qui ont aidé à ma formation, une formation difficile, ai-je entendu dire bien des fois ! Au juvénat de Janzé d'abord et surtout. Ce ne fut du gâteau ni pour eux ni pour moi. Je les ai exercés à la patience ; ils me l'ont bien rendu ! J'avais entendu dire et redire par beaucoup de frères que le noviciat était la période décisive dont dépendait la vie entière : "tel noviciat, telle vie religieuse". J'étais bien décidé à entrer à fond dans le noviciat, mais je me disais, plus ou moins consciemment, qu'il était inutile d'y entrer trop tôt et qu'il fallait profiter au maximum des années qui le précédaient. Je m'en donnais à cœur joie."

Aux vacances, le juvéniste retrouvait avec plaisir le frère Louis Chesnel et la communauté de l'école Saint-Joseph. Les frères organisaient un pique-nique chaque semaine, les juvénistes y étaient toujours invités et rarement absents. Monsieur Gaudeul profitait aussi de l'été pour offrir aux aînés l'occasion de découvrir la France. Un premier voyage leur a fait visiter le Midi, Bayonne, et Lourdes en particulier. En 1939, il a voulu revoir les villes de l'Est qu'il avait connues au cours de la première guerre mondiale : Reims et Verdun. Au moment de continuer sur Strasbourg où il avait terminé ses études de médecine, il lui a fallu rebrousser chemin : une nouvelle guerre allait éclater, cinq années qui vont marquer la formation des frères à cette époque.

## **Le postulat et le noviciat au Roscoat : un vrai temps de formation, sous la houlette de formateurs éminents**

**Septembre 1940** : la guerre est présente jusque sur le sol breton. Les juvénistes d'Ille-et-Vilaine quittent Janzé pour poursuivre leur formation au postulat du Roscoat, en Pléhédél (Côtes d'Armor). Perdu au milieu des bois mais proche de la mer, le manoir du Roscoat offrait, à beaucoup de points de vue, un cadre favorable pour la formation. Mais les circonstances particulières de la guerre en aggravaient certains inconvénients : éloignement des familles, rareté des lettres, difficultés d'approvisionnement, restriction en chauffage. Maison humide, dortoir froid, nourriture insuffisante provoquaient chez certains juvénistes tuberculose ou autres maladies infectieuses. Le frère Bernard Gaudeul sera d'ailleurs victime d'une pneumonie au cours de son noviciat et passera quinze jours à Cancale pour s'en remettre.

Le 19 février 1941, le frère Emilien Ricard, directeur du postulat est appelé à prendre, à Fougères, la responsabilité des scolastiques expulsés de Jersey par les occupants allemands. Le frère Henri Jeuland le remplace jusqu'en 1946. Parmi les professeurs, on peut citer le frère Jean Vianney Giguët qui mourra victime de son dévouement et de son offrande volontaire lors de l'épidémie de typhoïde en novembre 1945, le frère Jean Le Moal, alors tout jeune débutant dans l'enseignement et le frère Célestin-Paul Cueff, professeur déjà chevronné. L'économe est le frère Clair Legeay que les supérieurs ont jugé prudent d'éloigner de Nantes mais qui n'en continue pas moins ses activités de résistant.

Le 15 août 1941, quarante postulants entrent au noviciat sous la direction du frère Théogène Mahé et l'assistance du frère Philippe D'Meza rentrés de Jersey avec le groupe précédent. Le travail de formation se poursuit au rythme du grondement des pièces d'artillerie de marine et du vrombissement des escadrilles d'avions se dirigeant vers l'Angleterre, sans que la gaieté naturelle ou l'insouciance des novices en soient affectées.

Cependant, le 13 novembre 1941, en la fête de Saint Stanislas Kostka, un événement va mettre en émoi, pour longtemps, tout le groupe. Les Allemands arrêtent le frère Legeay qui sera déporté puis décapité en Allemagne, le 10-02-1943. L'approvisionnement se fait plus difficile et la qualité de la nourriture s'en ressent, les pommes de terre même laissant place aux rutabagas.

Un mois avant la profession, les novices quittent le Roscoat pour rejoindre Ploërmel d'abord et l'abbaye de Timadeuc ensuite où se déroulera le scolasticat. Le premier contact du frère Bernard avec Ploërmel fut assez épique. Comme il relevait de maladie, il fut décidé que son père viendrait le chercher au Roscoat pour l'emmener en voiture jusqu'à Ploërmel. M. et Mme Gaudeul arrivèrent tard dans l'après-midi, après la journée de travail du médecin. Il fallait rejoindre Ploërmel avant minuit, pour éviter d'ajouter une journée supplémentaire d'absence au noviciat, et d'avoir à le recommencer car on avait déjà épuisé les quinze jours réglementaires admis par le Droit Canonique.

On partit du Roscoat par des routes inconnues, le convalescent bien calé sur la banquette arrière avec des oreillers et des couvertures. L'inévitable crevaison se produisit à Lanvollon, mais devant un garage : ce qui retarda peu et permit de se restaurer. La nuit se fit de plus en plus noire, et comme le black-out était prescrit, les phares des voitures peints en noir ne laissaient filtrer qu'un rai de lumière. Aux carrefours, il fallait descendre pour lire les panneaux de signalisation à la lueur d'une lampe de poche. On arriva à Ploërmel peu avant minuit. Où frapper ? Un long mur, un grand portail, une petite porte dans l'angle, cela ressemblait à la description faite. On frappa à la porte. Un soldat allemand ouvrit, l'arme au poing. Papiers, explications : "Docteur, malade, clinique, frères ..." ordre à un planton de service, longue attente. Et finalement, le planton revint accompagné d'un frère aux cheveux grisonnants.

C'était le frère Hipparque. Il comprit tout de suite la situation, amadoua les Allemands et installa les arrivants dans de bons lits pour la nuit. Tel fut le premier contact du frère Bernard et de ses parents avec la maison mère.

La profession eut lieu le 15 août, puis les 35 jeunes scolastiques rejoignirent Timadeuc, sous la direction austère du frère Emilien Ricard épaulé par des enseignants de valeur qui ont confirmé leurs talents par la suite : les frères Célestin-Paul Cueff, Marcel Gelley et Yves-Jean Labbé. Le calme de la campagne, le soutien spirituel d'une communauté monastique, les relations fraternelles et amicales entre les deux groupes pourtant bien différents compatibles avec une clôture souple mais bien respectée, l'excellence des formateurs et sans aucun doute la bonne volonté et les capacités des étudiants, tout était favorable à la réussite de cette année d'étude et de formation.

Mais ce que la plupart des jeunes ont pu apprécier en premier lieu, ce fut de pouvoir manger à nouveau à leur faim et de goûter le bon pain frais du monastère. Adieu les maladies et les fatigues : la vie reprenait tous ses droits. La guerre elle-même se faisait plus lointaine et l'occupant discret. Pourtant le lundi de Pentecôte 1943, un groupe d'Allemands envahit le monastère et durant quatre heures tient en respect moines et frères. La perquisition, heureusement, ne révèle pas tout, mais le Père Guénaël, cellérier, est arrêté et déporté en Allemagne. Il ne rentrera pas des camps de concentration.

En fin d'année scolaire, c'est la première partie de baccalauréat, couronnée par le succès et une brillante note de 16 sur 20 en anglais qui atteste déjà des bonnes dispositions en langues étrangères. A dix-sept ans et six mois, le frère Bernard est prêt pour affronter ce que nous appelons la vie active : le juvéniste espiègle et taquin est devenu un jeune frère à l'allure distinguée, délicat et discret, ouvert et consciencieux, impatient de servir et heureux dans sa vocation.

## **Le jeune frère à l'aise dans sa vocation enseignante**

### **Janzé : 1943-1947. Le nécessaire apprentissage**

Dans l'après-midi du 20 août 1943, le train de Rennes débarque le frère Bernard Gaudeul à la gare de Janzé où le frère Alphonse Quérard l'accueille. La valise qui contient son maigre bagage est installée sur le vélo et l'on gagne à pied le pensionnat Saint Joseph. Le frère Henri Bourniche en est le directeur; il enseigne dans les classes du brevet et malgré ses multiples occupations se fait un devoir d'être ponctuel à tous les exercices de piété, même à l'examen particulier de midi moins le quart. Les autres frères de la communauté sont tous présents : ce qui conforte le nouvel arrivé dans sa propre fidélité.

Le frère Jean-Baptiste Gendrot, l'un de ses confrères de Janzé, rapporte un détail amusant des premiers jours. Avec un autre scolastique, le frère Bernard arrive avec un trousseau bien réduit. Le premier souci du directeur est d'y apporter immédiatement quelques améliorations. Pour les habits, pas de difficulté. Quant aux chaussures ! il faut solliciter la générosité du frère Jean-Baptiste qui vient justement de recevoir des frères de Fougères une paire toute neuve. Il les lui donne ou les lui prête ? En tout cas, le voilà bien chaussé. "Hélas ! continue le confrère, le frère Bernard, à cette époque, était un passionné de sport et de football en particulier. Quelle ne fut pas ma surprise de le voir jouer avec les souliers neufs! Vous imaginez la suite. Adieu les belles chaussures !"

Le travail ne manque pas. On confie au frère Bernard le CE ou classe élémentaire (deuxième année de l'enseignement primaire). Il faut un certain temps au jeune maître pour asseoir son autorité au milieu de ces cinquante bambins peu disciplinés et pour ajuster sa méthode pédagogique. Mais aux vacances, la partie est gagnée. Les années suivantes, il enseigne au cours moyen (quatrième année) où, incontestablement, il se trouve plus à l'aise. Le frère Bernard gardera de ses premières années un excellent souvenir.

L'atmosphère communautaire était joyeuse et fraternelle. En dépit de quelques frictions inévitables, on savait s'entraider. Les frères étaient bien implantés dans le milieu et chaque dimanche donnait l'occasion de visiter l'une ou l'autre famille au hasard des promenades dans la campagne.

C'était la guerre et les Allemands occupaient une grande partie de l'école. Les frères enseignaient en ville dans des locaux de fortune, mais par une grande délicatesse, ils avaient laissé au jeune frère l'une des rares classes non réquisitionnées. Lors du débarquement des alliés, les bombardements se multipliaient : par mesure de prudence, les frères allaient dormir en campagne dans des maisons amies où ils trouvaient une chambre à leur disposition.

Dans les moments libres que lui laissent sa classe, la surveillance des dortoirs et les temps de loisirs communautaires, le frère Bernard s'adonne à la préparation de la seconde partie du baccalauréat. Les troupes alliées débarquent en juin 1944 et les vacances scolaires sont prolongées. Le frère Nicolas Richomme, confrère de noviciat placé à Maure-de-Bretagne, le rejoint et ensemble, pendant trois mois, ils préparent l'examen du baccalauréat de philosophie. Le succès vient en octobre et se verra doublé les années suivantes par l'obtention du baccalauréat de mathématiques. La licence en anglais est décrochée quelques années plus tard (en 1955) sans séjour en université. Les heures d'études sont prises sur la détente et les mois de vacances.

### **La caserne : un soldat heureux et détendu**

Contrairement à bien d'autres, le frère Bernard a gardé un excellent souvenir de son temps de caserne. Le moment venu, septembre 1947, il est appelé sous les drapeaux et troque la soutane pour le treillis. Le voilà au camp de Mourmelon en Champagne pour les six premiers mois de formation de base du soldat français – les classes – et puis à Toulouse dans un régiment des Transmissions pour une initiation aux méthodes de communication radio. Le

colonel autorise le religieux-soldat à assister chaque matin à la messe chez les jésuites du Caousou. En juin 1948, c'est l'affectation en Allemagne pour un séjour de quelques mois aux bords du lac de Constance et l'occasion de revoir Lourdes, au sein du pèlerinage militaire, avant de reprendre la vie civile. Mais à peine l'année scolaire a-t-elle débuté qu'une grève très dure des mineurs dans le Nord déclenche le rappel des réservistes et il lui faut reprendre l'habit militaire, dans la fonction de barman à la caserne de Vitré, suivie d'une courte mutation à Carpiquet près de Caen.

### **Placements successifs : frère dans les maisons de formation**

Les obédiences vont se succéder alors au gré des besoins des écoles. A cette date, les frères visiteurs devaient compter presque uniquement sur les arrivées des jeunes frères et l'embauche timide de quelques laïcs, tout dévoués à l'enseignement catholique. Parmi ces laïcs, le frère Bernard saura d'ailleurs se faire des amis pour la vie.

1948 - 1951: trois années au juvénat de Janzé, essentiellement en classe de sixième

1951 - 1953 : deux années à l'école Sainte Marie de Vitré, en classes de sixième et quatrième.

1953 - 1954 : une année à Fougères comme professeur, surveillant et étudiant.

1954 - 1955 : à nouveau, une année au juvénat de Janzé.

1955 - 1957 : professeur des classes de première et terminale au scolasticat de Ploërmel, l'obtention définitive de la licence d'anglais lui permettant d'enseigner dans les classes terminales du secondaire.

Le frère Bernard considérait comme une grâce particulière d'avoir été appelé à enseigner surtout dans les maisons de formation. Il a aimé cet apostolat, en communauté avec des frères de grande qualité, intellectuelle et spirituelle, au contact de jeunes remplis d'idéal. C'était pour lui comme un privilège d'enseigner et d'éduquer des "multiplicateurs" qui allaient, plus tard, continuer une Congrégation qu'il aimait et se faire à leur tour les apôtres des jeunes. Il y

aura pourtant, dans les années qui vont suivre, des périodes difficiles, lorsque la révolution culturelle des années 60 marquera les comportements et les mentalités des jeunes, de tous les jeunes, religieux ou non. Mais d'ici là, de nouvelles obédiences vont amorcer un tournant important dans sa vie et préparer, par degrés successifs, le frère Bernard aux tâches importantes qu'on lui demandera d'assumer dans la Congrégation.

## **Une étape de transition et de formation**

### **Un secrétaire particulier, sans complexe**

En 1957, le frère Elisée Rannou, Supérieur Général, juge bon de libérer son secrétaire particulier, le frère Michel Deman, afin de lui donner l'occasion de parfaire sa formation théologique et appelle pour lui succéder le frère Bernard Gaudeul.

Le choix en surprend plus d'un car une réputation "d'intellectuel" l'y précède et chacun de compter les exemples de distraction rapportés dans le passé à son sujet et d'y ajouter de nouveaux cas aggravants. Ce sont, par exemple, les nombreuses fautes que le frère Emilien Ricard ne manquait pas de signaler dans les lettres qu'il recevait périodiquement de Jersey ou les erreurs patentes que le Supérieur général relevait lui-même dans la correspondance qu'il se faisait un devoir de relire avant signature. Et le frère Donat-Alphonse, le facétieux secrétaire général, renchérissait volontiers en imaginant le jour où le secrétaire particulier oublierait même le Supérieur avec tous ses bagages.

Ces réserves émises et fortement relativisées, le nouveau secrétaire fait face à sa tâche avec compétence et dévouement.

Au temps du frère Elisée, cette tâche est particulièrement importante. Le Supérieur dicte son courrier au dictaphone. Il revient au secrétaire de

dactylographier la correspondance administrative et toutes les réponses à la correspondance réglementaire en vigueur. La discrétion est la vertu majeure en un tel poste.

Le secrétaire tape également les premiers brouillons des circulaires, qui reviennent pour correction après lecture par les frères assistants. La frappe au net pour l'imprimeur n'intervient qu'après deux ou trois séries de corrections. Au secrétaire incombe également le soin de faire des recherches et des lectures à l'intention du Supérieur général, recherches en vue des prochains thèmes des circulaires et lectures avec compte rendu circonstancié d'ouvrages ou de revues d'actualité. Enfin certains appels téléphoniques et les réservations des voyages sont du ressort du secrétaire.

Ce travail, fastidieux à certains égards, avait un versant lumineux. Le secrétaire accompagnait le Supérieur dans ses déplacements. Ainsi, le frère Bernard a pu connaître la Congrégation, en visiter les différentes provinces, étudier les pays visités et en percevoir les grands courants d'évolution à un moment clé de l'histoire contemporaine, entrer en relation confiante avec de nombreux confrères et même servir d'intermédiaire auprès des supérieurs: préparation précieuse pour les grandes responsabilités qui vont suivre.

La vie à Jersey même était loin d'être monotone. Le jeune secrétaire de 32 ans apportait une note de jeunesse dans une communauté constituée, comme il se doit, de gens responsables et respectables, ne serait-ce que par leur âge. Le frère Hubert Libert, alors encore jeune archiviste, a évoqué avec émotion les promenades du soir le long de l'allée menant au cimetière et les aides ponctuelles sollicitées pour la préparation urgente des manuscrits de la Chronique. En 1959, on fit appel au secrétaire particulier pour la causerie du 26 novembre. Le thème développé par le frère Bernard intitulé : " La joie du Père de la Mennais" fut apprécié des confrères et parut dans la Chronique. Angers : la licence de théologie, en préparation des nouvelles obédiences

Le devoir de préparer des formateurs compétents pour les diverses parties de la Congrégation a été un souci constant du frère Elisée Rannou. Aussi, un an avant la fin de son mandat, en 1963, il libère son secrétaire et lui demande, à l'âge de trente-sept ans, de préparer une licence de théologie. C'est ainsi que le frère Bernard passe quatre années complètes à Angers, en faculté de théologie et assure en même temps la direction du foyer d'étudiants ouvert par la province de Nantes à l'intention des enseignants laïcs inscrits à l'Université catholique. Aux vacances de 1967, à son départ, ce foyer Gabriel Deshayes est fermé. Déjà pointaient à l'horizon mai 1968 et les bouleversements culturels que cette révolution allait entraîner.

### **Le temps des responsabilités**

#### **Directeur dans les maisons de formation.**

Agé de quarante et un ans, muni d'une toute récente licence de théologie, doué d'une bonne santé et d'un bel équilibre physique, solide dans sa vocation et très attaché à une Congrégation qu'il connaît bien, les supérieurs estiment que le frère Bernard est prêt pour des responsabilités de haut niveau. Elles vont se succéder tout naturellement, en fonction des besoins et sans qu'aucune réserve ne soit avancée par l'intéressé.

En septembre 1967, on confie donc au frère Bernard la responsabilité du postulat de Ploërmel, c'est-à-dire la charge de l'année terminale de l'enseignement secondaire où se fait, chez les jeunes, le choix décisif pour le noviciat.

Eclate en mai la révolution estudiantine. Le groupe des postulants en est perturbé et les choix des jeunes remis en question. Une session d'été permet un discernement mais l'entrée au noviciat est exceptionnellement retardée au

11 octobre pour les dix-sept postulants français auxquels vont s'adjoindre cinq jeunes togolais frais débarqués d'Afrique. On juge prudent de faire accompagner le groupe par quelqu'un qui a vécu de l'intérieur les événements du printemps. Le frère Bernard rejoint donc Jersey comme adjoint au maître des novices. Son expérience est précieuse pour le frère maître. Le groupe détonne au début par sa liberté d'allure mais convainc bientôt par le sérieux des transformations constatées.

### **Autour de mai 1968 : des années difficiles**

A la fin de l'année, le frère Bernard rentre en France et on lui confie la direction du juvénat de Ploërmel. Ce seront, sans aucun doute, les quatre années les plus difficiles de la vie du frère Bernard, comme il l'a reconnu lui-même. Rien n'était comme avant. Les éducateurs ont alors connu le désarroi et l'incertitude, et vécu avec humilité et patience des situations troubles et confuses, avant de retrouver graduellement la sérénité d'une conscience droite et d'une fidélité jamais trouvée en défaut. Les jeunes qui ont vécu avec lui cette période troublée reconnaissent d'emblée chez le frère Bernard les qualités d'écoute et de présence, une présence qui accueille, sécurise, et encourage. Les moyens d'intervention restaient classiques : la "direction" personnelle et les causeries spirituelles et recollections au contenu dense et spirituel, avec des insistance sur la qualité de la relation personnelle à Dieu et l'importance de l'oraison.

### **Un directeur de scolasticat comblé**

Les trois années passées au scolasticat, comme directeur à partir de 1973, lui laissent, au contraire, un excellent souvenir. La crise aiguë de mai 68 est passée. Le frère Bernard se passionne pour l'enseignement de la théologie et trouve chez les jeunes frères, intelligents et travailleurs, un intérêt soutenu pour cette discipline qu'ils goûtaient et dont ils sentaient la nécessité. La

paroisse de Ploërmel le sollicite pour des cours bibliques : le frère Xavier – c'est le nom de religion du frère Bernard – marque de son empreinte spirituelle tout un groupe de laïcs, conquis par sa pédagogie active et attirés par sa profondeur spirituelle. Le Renouveau charismatique se développe en France : le frère Bernard s'y engage, apportant aux groupes de prière la solidité de ses connaissances et de son expérience spirituelle. Le Père Fournier, jésuite, apôtre des retraites spirituelles guidées, fait appel à lui pour faire partie de son équipe d'accompagnateurs spirituels. Ces engagements extérieurs, loin de nuire à l'influence du Supérieur du scolasticat, lui confèrent au contraire une plus grande autorité.

Et puis, il y avait les vacances à Bordères, dans les Pyrénées, vacances reposantes, enrichissantes et fraternelles, occasions d'une plus grande proximité avec les jeunes. A la joie des escalades s'ajoutaient, de temps en temps, de mémorables parties de football où le frère Bernard tenait une honorable place d'arrière latéral, mais l'âge venant, un plus confortable statut de goal associé à un rôle non officiel de conseiller technique qui savait user de réflexions amusantes ou d'un "grand rire tonitruant très efficace pour désarmer l'agressivité de l'adversaire".

### **Provincial de Rennes : un supérieur aimé de ses frères**

C'est le frère Gilbert Ollivier, premier assistant général, qui, en 1976, est chargé de contacter le frère Bernard pour lui annoncer sa nomination comme Provincial du district de Rennes, en remplacement du frère Raymond Coutard. Ce choix constitue, pour le frère Bernard, une véritable surprise. Il a quitté son district d'origine depuis vingt ans, il n'a jamais dirigé d'établissement scolaire sous contrat avec l'État.

Les deux premières retraites de juillet à la Roche-du-Theil lui parurent interminables, mais la période de tâtonnements et d'apprivoisement terminée, la confiance du district est acquise au nouveau supérieur qui se décharge, en partie, sur ses adjoints (les frères Henri Ferchaux, provincial adjoint, Hilaire Nourrisson puis Auguste Richard comme économistes de province) pour les questions administratives et économiques et se réserve l'animation spirituelle des frères.

Diverses initiatives sont à mettre au compte du frère Bernard dans l'animation de la province de Rennes. Tout d'abord l'organisation de sessions bibliques annuelles que le père Brière, d'Angers, se fait une joie d'animer. La première se tient à Mortain au mois d'août 1978. La vingtaine de frères qui y participent et qui y resteront fidèles se disent enchantés de ces rencontres qui leur donnent une approche nouvelle de l'Écriture Sainte.

La Conférence générale de Dolbeau en 1979 répercute auprès de tous les frères provinciaux la demande de Mgr Agré, évêque de Man en Côte d'Ivoire, de prendre en charge un second cycle dans son diocèse. Dès le 11 novembre, le Conseil de province de Rennes se montre intéressé. Le frère provincial rejoint à Abidjan le frère Gilbert Ollivier, assistant général, pour étudier les modalités de lancement de la nouvelle mission. Dès septembre 1980, les frères André Lesouëf et Ambroise Thomas sont sur place et l'année suivante, le second cycle secondaire verra le jour.

Viennent, en 1980, les fêtes du bicentenaire de la naissance de Jean-Marie de la Mennais. Le diocèse de Rennes organise des conférences et des célébrations sur Rennes et Saint-Malo, mais l'une des plus belles réussites est la réalisation, en avril 1981, par les élèves du lycée rennais de l'Assomption du jeu scénique "Comme l'infini de la mer", conçu par un Cancalais, l'abbé Eugène Royer. Ce fut un grand succès populaire et des moments d'intense émotion pour les frères, confortés dans leur fierté envers la Congrégation et son Fondateur.

Une autre grande joie pour un frère Provincial, ce sont les cérémonies de profession perpétuelle, véritables catéchèses publiques sur la vocation. En six ans, le frère Bernard en a présidé dix-neuf dans les paroisses d'origine des jeunes frères.

A partir de 1981, c'est la mobilisation générale pour la défense de la liberté d'enseignement. L'Ouest de la France se montrera particulièrement actif en ce domaine et les supérieurs de province sont au premier rang. Les relations cordiales avec les directions diocésaines et les évêques locaux se font alors plus étroites et plus nombreuses. Entre le cardinal Gouyon, archevêque de Rennes, l'abbé Plateau, directeur diocésain et futur archevêque de Bourges et le frère Bernard Gaudeul, ces relations dépassent le stade de l'événementiel et s'inscrivent dans une attitude de respect, de vénération réciproque et de véritable amitié spirituelle.

### **L'animation par la parole et la plume**

Le Supérieur provincial a pour mission de rencontrer, d'encourager ses frères et d'animer les communautés. A l'époque, on l'appelait encore "frère visiteur". Le frère Bernard Gaudeul ne néglige pas cet aspect de sa mission et aime passer du temps en communauté avec ses frères. Il n'hésite pas à réchauffer les zèles un peu ramollis, rappelle à l'ordre les négligents mais surtout encourage et dynamise, en réveillant la véritable espérance chrétienne face à certains pessimismes trop affichés. Il va droit à l'essentiel : la vie religieuse personnelle et le souci permanent de l'éducation humaine et chrétienne des enfants et des jeunes.

La revue de province "Entre Nous" est l'un des moyens privilégiés que le supérieur utilise pour faire passer son message. Du numéro 136 au numéro 182, ce sont 47 numéros qui ont paru durant le mandat du frère Bernard Gaudeul : au total, 900 pages de texte. Sur la bonne trentaine de thèmes présentés, environ la moitié portent sur l'Écriture sainte et la parole de Dieu ;

d'autres parlent de la prière, de l'Eucharistie, de l'Église, de Marie, des vocations, de la catéchèse, autant de thèmes qui rejoignent le frère dans ses activités concrètes et la recherche de son idéal de vie.

On trouve d'autres rubriques dans "Entre Nous" : un article liturgique ou un poème servant d'éditorial, une bibliographie fort intéressante et complétée par une valise bibliothèque qui parcourt les communautés et dispense de fréquenter les librairies, ainsi que les nombreuses pages intitulées "À travers la correspondance" qui témoignent, par leur qualité et leur quantité, de la confiance que les frères accordaient à leur supérieur et de la richesse et diversité de sa correspondance.

Dans sa charge de provincial de Rennes, le frère Bernard Gaudeul a été un supérieur entreprenant et comblé.

### **Supérieur Général : Frère pour ses frères**

Le 18 mars 1982, les membres du Chapitre Général élisent le frère Bernard Gaudeul comme neuvième Supérieur Général de la Congrégation, à la suite du frère Albert Tremblay. L'instant de surprise et d'émotion passé, le nouveau supérieur accueille son élection comme le signe de la volonté de Dieu sur lui et l'Institut. Il est très heureux de pouvoir inviter le cardinal Gouyon et Mgr Plateau, présents à Rome, à présider l'Eucharistie qui inaugure son sexennat.

Le chapitre terminé, deux dossiers importants l'attendent : l'approbation de la nouvelle Règle de vie et une demande d'indult pour le sacerdoce.

Une commission, présidée par le frère Gilbert Ollivier, complète, selon le mandat reçu du chapitre, le travail de rédaction de la Règle de vie. Les membres du Conseil général accordent aussi plusieurs séances à la révision du texte en tenant compte des avis de deux consultants de la Congrégation pour

la Vie religieuse et les Sociétés de Vie apostolique. Et le 18 octobre 1983, le décret d'approbation est signé par le cardinal Pironio. La nouvelle Règle est bien accueillie: une circulaire la présente à toute la Congrégation et en dégage le sens profond pour chaque frère.

Le second dossier est plus délicat. Les tensions sur l'éventualité de l'introduction du sacerdoce dans l'Institut ont été vives au Chapitre. Le recours à l'indult a été adopté. La réponse étant positive, le nouveau Supérieur entame, avec prudence et selon l'esprit des recommandations capitulaires, les démarches d'application dans les provinces concernées. Des frères prêtres exercent aujourd'hui, au Canada et aux Etats-Unis.

Commencent alors les multiples voyages et nombreuses visites que, dans une Congrégation moyenne comme celle des Frères de l'Instruction chrétienne, le Supérieur Général se doit de programmer. La connaissance de l'anglais étant acquise, le frère Bernard se lance dans l'étude de l'espagnol, et après plusieurs séjours en Espagne ou Amérique du Sud, saura suffisamment le maîtriser pour communiquer avec les frères et même intervenir dans les grands rassemblements scolaires ou communautaires. Partout l'accueil est chaleureux, même si le premier contact semble réservé. Un séjour prolongé permet de franchir cette distance et de bénéficier de la richesse des conseils et du témoignage personnel d'une vie spirituelle très riche et joyeuse.

Le chapitre de 1988 réélit le frère Bernard pour un second mandat de six ans. Le 25 mars, en communion avec le Pape Jean-Paul II et quarante-cinq ans après une première démarche du Révérend Frère Etienne Barbier, le frère Bernard renouvelle la consécration de la Congrégation au Cœur Immaculé de Marie, en la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à Rome.

### **Les grandes orientations du généralat**

Le message de clôture du chapitre de 1988, de la plume du Supérieur général, reprenait en quatre mots les grandes orientations capitulaires : "Contempler, Evangéliser, Aimer, Appeler". L'action du frère Bernard Gaudeul, relayée par les frères assistants et les frères provinciaux et réactualisée lors des conférences générales de 1985 et 1990 s'est toujours située dans la conformité à ce message.

Inlassablement, et les circulaires en sont l'illustration, est soulignée l'urgence du renouveau spirituel. Il est le garant du dynamisme apostolique et du renouveau de la Congrégation. Les vocations pour notre Institut ne se confirmeront que si les jeunes rencontrent des communautés priantes et accueillantes. La notion de projet communautaire est adoptée à la Conférence de 1990 et donne cohérence et force à ces grandes idées.

Dans la droite ligne du charisme de la Congrégation et en réponse au souhait des capitulants de 1982, l'effort missionnaire s'est considérablement renforcé. Le 3 juillet 1982, installation des premiers frères au Togo, le 25 octobre 1983 au Chili, le 8 septembre 1987, fondation d'une communauté aux Philippines et le 22 septembre 1990, arrivée des frères au Bénin et reprise de la mission du Burundi. La seule énumération suffit pour illustrer l'engagement concret de toutes les parties de la Congrégation. Et la relève africaine ne se fait pas attendre, les premières professions religieuses des frères rwandais ou zairois remontant à septembre 1982.

L'adjectif "mennaisien" prend droit de cité dans l'Institut au fur et à mesure que se développent les initiatives liées au partage du charisme et de la spiritualité de la Congrégation. Le premier numéro des "Etudes mennaisiennes" sort en juillet 1987. Trois nouveaux tomes complètent le Ménologe du frère Célestin-Auguste. Le frère Philippe Friot publie un ouvrage sur la spiritualité du Père de la Mennais et prépare l'édition critique de la "Correspondance Générale de Jean-Marie de la Mennais" dont les deux

premiers volumes pourront être lus, avec passion, par le frère Bernard, sur son lit de malade. L'expérience des membres associés connaît des développements divers selon les régions et reste prometteuse si l'on en juge par la participation des laïcs au chapitre général de l'an 2000.

Le Supérieur général a la joie de participer à des moments importants de la vie des provinces et d'y apporter, par sa présence, le signe de la communion fraternelle de toute la Congrégation. Citons la célébration du cinquantenaire de la province d'Argentine en 1983, l'ouverture des fêtes du Centenaire, le 19 octobre 1985 au Canada, le centenaire de l'école Saint-Louis-de-Gonzague, un grand réconfort pour les frères d'Haïti et les anciens élèves en une période troublée de leur histoire, l'hommage rendu à Gabriel Deshayes par les Congrégations qui lui sont redevables de leur fondation ou de leur restauration, en 1991, à l'occasion du 150<sup>ème</sup> anniversaire de sa mort. Ce sont des dates que le Supérieur général doit impérativement noter dans son agenda et qui ne constituent pas le volet le plus pénible de ses obligations.

### **Les dernières années: le temps de la disponibilité**

#### **Trois premières années d'une retraite bien remplie.**

Après le chapitre général de 1994, le frère Bernard Gaudeul, tout heureux d'être libéré de sa charge de Supérieur général, arrive à la maison mère de Ploërmel, simple frère parmi ses frères et manifestement content de cette nouvelle situation.

Conformément à un souhait exprimé par nombre de confrères, il accepte de revoir quelques-unes de ses circulaires pour les adapter au grand public et en faire des ouvrages de vulgarisation. Le premier volume qui sort: "Savourer la parole de Dieu" connaît un franc succès de librairie : en l'espace de deux années, les 3000 exemplaires sont épuisés, de sorte qu'une seconde édition est

réalisée à l'intention d'un public encore plus large. Le second volume sur l'Eucharistie : "Célébrer et vivre la messe" est de lecture plus austère et s'écoulera moins facilement.

Et le frère Bernard tenait en réserve d'autres projets sur des thèmes qui lui étaient familiers, comme l'oraison ou la Vierge Marie.

A Ploërmel, le retour du frère Xavier (c'est ainsi qu'il y est connu) est salué comme une grâce et il accepte de prendre la relève des confrères théologiens plus jeunes qui avaient continué à assurer des cycles de formation biblique et théologique à l'intention des laïcs de la paroisse. Les établissements scolaires mennaisiens du grand Ouest ont appris la disponibilité du frère Bernard.

Les responsables de catéchèse se mobilisent pour obtenir son concours et voilà le frère Bernard sur les routes de Bretagne à la disposition des enseignants. Le Centre Mennaisien de Formation fait appel à ses connaissances bibliques et il passionne les groupes par la maîtrise de son sujet et la richesse de son expérience spirituelle. La communauté de la maison mère profite aussi de sa présence : il présente et commente les documents reçus de l'administration générale : Parole et Charisme, à telle enseigne que la maison Saint Martin de Josselin lui demande le même service. Bref, le frère Bernard est un retraité actif.

#### **Maître des novices.**

C'est alors que les supérieurs pensent à lui pour prendre en charge le noviciat d'Haïti. Pour une première fois sans doute, le frère Bernard hésite beaucoup avant de donner sa réponse. Il ne se sent pas préparé à une telle tâche, bien particulière et tellement importante dans la Congrégation. Il mesure le travail tout à fait nouveau qu'il lui faudra fournir. Les avis et encouragements de nombreux confrères finissent par le convaincre et le voilà à Port-au-Prince au

milieu d'un groupe de jeunes haïtiens. Les bons réflexes d'abandon à la providence fonctionnent parfaitement et les premiers mois se passent sans problème, de sorte que lorsque, à Noël, les dossiers de base sont épuisés, le courage ne lui manque pas pour assurer la suite, à la grande satisfaction des novices et des supérieurs.

A la fin de l'année, il rentre en France et prend en mains la formation du novice français. Il réside à Rennes, mais une fois par mois accompagne son novice à Paris pour les cours d'inter-noviciats. La sagesse et l'expérience spirituelle du frère Bernard Gaudeul ne passent pas inaperçues dans ce monde particulier de la vie religieuse. L'année achevée, Haïti le demande à nouveau et sans aucun temps de repos, le frère Bernard enchaîne pour une autre année au noviciat de Port-au-Prince. Il participe au chapitre général de l'an 2000 à Rome : sans être alarmistes, ses propos sont moins optimistes qu'à l'accoutumée et on le sent moins pressé de retrouver ses jeunes disciples.

#### **Face à la maladie et à la mort : un exemple d'abandon total.**

Les événements vont alors se précipiter. Il clôt l'année de noviciat, mais sur le conseil du médecin traitant, le retour en France est avancé : nous sommes à la mi-septembre 2000. Les premiers examens sont encourageants, mais une seconde série d'analyses révèle un mal caché: l'opération est nécessaire, suivie de multiples séances de chimiothérapie. Le frère Bernard confie son destin au pouvoir de la médecine, retrouve espoir, l'espace de quelques semaines, puis devant sa faiblesse généralisée, ne se fait plus beaucoup d'illusion et s'abandonne totalement à Dieu. Le 8 janvier, en la fête de l'Épiphanie, il paraît devant son Père qui l'accueille comme son fils bien-aimé.

Les confrères de la communauté du 49, rue Saint-Hélier à Rennes ont été les témoins privilégiés de sa montée vers le Seigneur. Ils nous confient : "Frère Bernard nous a donné le témoignage d'un malade décentré de lui-même, vivant l'altruisme dans sa maladie, s'intéressant aux autres et à leurs activités,

pendant les repas par exemple. A la limite, il aurait difficilement supporté qu'on s'intéresse trop à son cas ou que sa situation soit un obstacle pour les activités apostoliques des frères de la communauté.

Nous avons été frappés par son écoute des personnes qui vivent dans la communauté ou y passent, par sa manière de susciter le partage ou l'expression. Jusqu'au bout, il a été présent aux repas, il a participé à l'accueil de tous ceux qui passaient. Il s'est fait discret dans la communauté, mais sans perdre sa flamme intérieure. De temps en temps, son caractère passionné pouvait resurgir dans un commentaire, une remarque à table. Jusqu'au bout, il a continué à réfléchir et lire ... Pendant ces mois de maladie, sa famille a été très présente, prenant régulièrement des nouvelles, venant à la communauté ..."

L'analyse sanguine du 2 janvier suivie d'une échographie révélant une aggravation soudaine du mal, le médecin traitant ordonnait une nouvelle hospitalisation. Le matin du 8 janvier, les services de la clinique alertent la communauté. Le frère Bernard, à peine conscient, reçoit les derniers sacrements de la main de l'Aumônier, en présence des trois frères de sa communauté. Le frère Jean-Paul Peuzé reste alors seul à le veiller. Très vite le rythme respiratoire se ralentit et à la fin d'une prière proposée par son veilleur, le frère Bernard s'éteint.

Frère Louis Balanant